

**VIE ORDINAIRE ET POLITIQUE.
G. ORWELL ET LA COMMON DECENCY**

PAR

Bruce BÉGOUT

Ce qui me pousse au travail, c'est toujours le sentiment d'une injustice, et l'idée qu'il me faut prendre parti.

George Orwell est célèbre pour avoir écrit dans les années quarante deux récits fantastiques qui mettent en scène des situations exceptionnelles : *La ferme des animaux* et *1984*. Pourtant le thème de l'ordinaire occupe une place centrale dans son œuvre. Ses romans réalistes racontent l'histoire d'un homme simple (fonctionnaire médiocre, poète désargenté, petit employé) aux prises avec un ordre du monde qui l'empêche, par divers moyens, de mener une existence ordinaire et honnête. Ses écrits documentaires (*Dans la dèche à Paris et Londres, Le quai de Wigan, Hommage à la Catalogne*) décrivent, dans un style direct et sans ornement, sa rencontre fraternelle avec des gens de peu (clochards, marginaux, travailleurs saisonniers, mineurs, petit peuple catalan, etc.), dont il cherche à partager et à comprendre de l'intérieur la vie, les joies et les souffrances quotidiennes. Enfin ses essais critiques et politiques ne cessent d'insister, dans le but exprès de contrer la propagande totalitaire et son programme d'une révolution totale de la vie, sur le respect dû aux modes de vie traditionnels de la classe ouvrière et plus généralement du peuple. Chaque ligne écrite par Orwell peut donc être lue comme une sorte d'apologie de la vie et des gens ordinaires, même les romans d'imagination pure, où la forme surnaturelle, ironique ou tragique, n'a d'autre but que de souligner, par un contraste expressif, la fragilité du monde commun bafoué. Ce goût des choses simples et communes se retrouve dans sa personnalité même. Il y a, chez l'écrivain anglais, comme il le confesse sans arriè-

re-pensées à Henry Miller, une « sorte d'attitude terre à terre, solidement ancrée » qui fait qu'il se sent « mal à l'aise » dès qu'il quitte « ce monde ordinaire où l'herbe est verte, la pierre dure »¹.

L'une des premières motivations théoriques d'Orwell est donc de témoigner de la vie ordinaire en explorant ses moments les plus communs : les transports publics, l'atmosphère du pub, les tâches ménagères, le jardinage, les lieux de sociabilité, les loisirs, les jeux et l'humour populaires, etc.² Admirant les livres de Joyce et de Miller qui, selon lui, ont introduit³ dans le domaine feutré de la littérature anglo-saxonne le langage ordinaire et les situations les plus prosaïques de la vie, il cherche également dans ses propres écrits à faire entendre le point de vue du *petit homme* qui « n'a jamais droit à l'attention qu'il mérite »⁴, « une voix surgie de la foule, de la cohue des sans-grade, des compartiments de troisième classe » (*EAL I* : 624). Se manifeste ainsi une volonté quasi documentaliste, proche de l'esprit qui anime à la même époque les travaux sociographiques de *Mass Observation* (et qui inspirera plus tard la démarche sociologique de Richard Hoggart), de rendre compte de ce qui, d'habitude, reste invisible en raison de sa petitesse et de sa bassesse, la « volonté de relater les faits imbéciles et sordides de la vie quotidienne » (*Id.* : 620). Toutefois cette vie ordinaire ne représente pas seulement pour Orwell un sujet d'étude, si original soit-il. Il ne s'agit pas simplement de mettre en évidence cette vie banale qui passe inaperçue la plupart du temps, étant reléguée dans les oubliettes de l'insignifiance (même si ce simple geste de montrer ce que personne ne veut voir et de donner la parole à ceux que l'on ne laisse pas parler et auxquels, de toute manière, on ne prête jamais l'oreille importe déjà beaucoup), mais plus fondamentalement de montrer que cette vie recèle en elle-même, dans son apparente platitude, une valeur capitale pour la compréhension de la société humaine et de ses aspirations profondes. Elle est ce par quoi l'existence prend sens, et, à ce titre, ne peut donc être négligée ni mutilée :

Nous sommes simplement parvenus à un point où il serait possible d'opérer une réelle amélioration de la vie humaine, mais nous n'y arriverons pas sans reconnaître la nécessité des valeurs morales (*common decency*) de l'homme ordinaire. Mon principal motif d'espoir pour l'avenir tient au fait que les gens ordinaires sont toujours restés fidèles à leur code moral (*EAL I* : 663).

Autrement dit, là où Joyce et Miller représentent, avec une certaine crudité réaliste, la vie ordinaire dans ses aspects les plus triviaux, Orwell voit en elle plus que le simple domaine encore inexploré de l'art : elle est, dans sa fragilité et sa

1. *Essais, articles, lettres*, vol. I, (1920-1940) éd. par S. Orwell et I. Angus, tr. fr. A. Krief, M. Pétris et J. Semprun, Paris, Ivrea/L'encyclopédie des nuisances, 1995 : 292 (abrégé *EAL I*).

2. De nombreux essais ou articles développent cette ethnologie de la vie ordinaire. Citons par exemple « Un journal à deux sous » (1928), « Quand j'étais libraire » (1936), « Les magazines pour jeunes garçons » (1940), « L'art de Donald McGill » (1941), « Une bonne tasse de thé » (1946), « Les lieux de loisirs » (1946), etc.

3. *EAL I*, 620 : « Ce que Miller partage avec Joyce, c'est la volonté de relater les faits imbéciles et sordides de la vie quotidienne ». Voir également, p. 166, 168, 619-20 : « dans le cas de Miller, il s'agit moins d'explorer les mécanismes de la subjectivité que de donner droit de cité aux faits et aux émotions de la vie quotidienne ».

4. Orwell, *EAL II*, 1996 : 206. Orwell regrette que « le prolétariat urbain ordinaire, formé de ces hommes qui font tout simplement tourner la machine, a toujours été ignoré des romanciers », *op. cit.* : 519. Mais grâce à Miller et à Joyce, « l'homme de la rue, l'homme sensuel ordinaire, s'est vu conférer le don de la parole », *EAL I* : 625.

concrétude, le modèle indépassable de toute vie, ce sans quoi on ne peut concevoir l'humanité elle-même. Et c'est justement parce qu'il valorise ainsi la vie quotidienne, et ses séries d'événements les plus infimes, qu'il jette sur elle un regard éminemment politique. A une époque qui entendait rénover la vie sous tous ses aspects, en la débarrassant de ses oripeaux communs par la mainmise de la technique, de la science et de la bureaucratie sur toutes ses activités quotidiennes, à une époque qui promouvait un homme nouveau, que ce soit l'ingénieur rationnel à la H. G. Wells ou le surhomme totalitaire, bref à une époque qui prétendait dépasser sans scrupules la médiocrité de la vie courante, la décision orwellienne de valoriser cette vie quotidienne dans son caractère précisément ordinaire et commun exprimait une certaine forme de résistance. Cette mise en évidence de la valeur intrinsèque de l'ordinaire est d'autant plus nécessaire, selon l'auteur de *1984*, que le monde quotidien est, à l'ère de la mécanisation de la vie, lui-même menacé de disparaître en tant que tel. Ce que les formes tyranniques du pouvoir moderne humilient et nient, ce n'est rien d'autre en effet que ces valeurs ordinaires des gens simples, à savoir ce qu'Orwell nomme, à partir de 1935, la « *décence ordinaire* » (*common decency*)⁵.

I

Mais que faut-il entendre par cette *common decency* qui constitue le cœur de toute la conception socio-politique orwellienne du monde ? Il s'agit d'une expression que l'écrivain anglais emploie régulièrement à partir de son enquête sur la vie des minceurs du nord de l'Angleterre en 1935 (*The Road to Wigan Pier*) et qui désigne une sorte de « sens moral inné » propre aux gens simples⁶ :

5. Nous traduirons ici *common decency* par « *décence ordinaire* », et non par « honnêteté » ou « moralité ». En effet, cette *decency* n'est pas seulement une qualité morale (le sens de l'honnêteté), mais aussi un comportement social et une certaine forme d'estime de soi. En tant qu'il comprend une pratique sociale et historique, le terme de *décence* nous paraît mieux rendre la complexité et l'étendue de la *decency* que l'honnêteté la réduisant à une simple vertu personnelle.

6. Il faut indiquer ici qu'Orwell a tout d'abord repéré cette *décence ordinaire* parmi les gens que la société considère en général comme indécents par leur manière débraillée et impudique de vivre, de parler et de se comporter : les mendiants et les vagabonds. Cet élément biographique n'est pas à négliger pour la compréhension même de ce que signifie la *common decency*. En effet, par une sorte de désir flagrant d'autopunition, Orwell, ancien élève d'Eton et membre de la police impériale en Birmanie, décide à la fin des années vingt, contre l'avis inquiet de sa famille et de ses amis, de s'avilir en choisissant de vivre parmi les déclassés. Voulant en quelque sorte se racheter d'avoir appartenu aux deux plus hautes institutions de l'Empire britannique (la *Public School* et l'armée coloniale), il adopte une stratégie consciente d'abaissement social, afin de contrer cette autorité qu'il n'a jamais au fond reconnue et partager le sort de tous les êtres inférieurs et déçus : les coolies birmanes, les trimards, les chômeurs, etc. Mu par un certain esprit de mortification, dont il comprendra par la suite le caractère quelque peu artificiel en tant qu'il repose uniquement sur la haine de soi (le plus mauvais motif d'action de l'intellectuel), il est inconsciemment en quête d'une certaine forme d'indécence (en témoignent ses rituels de grimace du visage et d'habillage de vêtements pouilleux avant de se lancer le soir dans l'exploration des endroits interlopes de la ville), de recherche obscure à la fois d'humiliation et de rédemption par l'expérience ordinaire de la vie des petites gens. « J'allai tout de suite aux extrêmes », écrit-il dans *Le quai de Wigan* (tr. fr. 2000 : 169). Or ce qu'il découvre au contact de ces populations marginales des asiles de nuit, des travaux sans qualification et des errances urbaines, des foyers ouvriers du nord, et de la sous-culture populaire, c'est justement une dignité ordinaire, un sens viscéral de l'égalité, de la simplicité et de la solidarité. Cherchant l'humiliation, il découvre l'humilité. Sur l'histoire de cette démarche, on peut consulter l'excellente biographie de Bernard Crick (2003 : 200 sq).

Dans un foyer ouvrier – je ne parle pas ici des familles de chômeurs, mais de celles qui vivent dans une relative aisance – on respire une atmosphère de chaleur, de décence vraie, de profonde humanité qu'il n'est pas si facile de retrouver ailleurs (tr. fr. 2000 : 131).

Cette honnêteté ordinaire s'exprime ainsi sous la forme d'un penchant naturel au bien, et sert de critère de jugement du juste et de l'injuste, du décent et de l'indécent. Elle suppose donc, avant toute éducation morale, une forme de moralité naturelle et autosuffisante qui peut spontanément s'exprimer dans des situations concrètes sans faire appel à des principes moraux, religieux ou politiques. L'homme ordinaire n'a pas ainsi besoin de se tourner vers certaines autorités pour juger et agir moralement. Il possède en lui-même une certaine faculté d'évaluation morale qui précède toute norme conventionnelle. A rebours de toute déduction consciente à partir d'un principe, la *common decency* est donc la faculté instinctive de percevoir le bien et le mal. Elle est même plus qu'une simple perception, car elle est réellement affectée par le bien et le mal, et ne le contemple pas de manière neutre et détachée. En ce sens, on peut directement la rapprocher de ce que les philosophes anglais de la première partie du XVIII^e (Shaftesbury, Hutcheson et Hume) nomment le « sens moral », à savoir un sentiment de vertu (et non le résultat d'un raisonnement), qui est naturel et commun à tous les hommes, et s'exprime par l'inclination spontanée au bien et la répugnance non moins immédiate au mal. Comme le sens moral, la décence ordinaire ressortit à un sentiment spontané de bonté qui est, à la fois, la capacité affective de ressentir dans sa chair le juste et l'injuste et un certain sens pratique, l'inclination naturelle à faire le bien.

Cette correspondance est ici d'autant plus justifiée qu'Orwell, comme Hutcheson⁷, rapporte directement le sens moral à un certain sens esthétique :

Goût et dégoût, sentiment esthétique, notion du bien et du mal (on ne peut jamais démêler dans le jugement ce qui relève de la morale et ce qui ressort de l'esthétique), tout cela donc provient de sentiments que l'on s'accorde la plupart du temps à décrire comme trop subtils pour être rendus par des mots (*EAL II* : 11).

La justesse morale entre toujours aussi en résonance avec une certaine justesse esthétique, sens des proportions et de la mesure, de la symétrie des actes et de la beauté des gestes. Un acte juste est toujours aussi un beau geste. Il faut néanmoins indiquer les limites d'un tel rapprochement. Premièrement, Orwell lui-même ne renvoie jamais la décence ordinaire aux doctrines du sens moral, même si l'on peut supposer que sa formation intellectuelle dans une *public school* aussi prestigieuse qu'Eton a nécessairement inclus l'étude des philosophies naturalistes du XVIII^e, avec lesquelles ses idées sur l'expérience et le langage présentent, par ailleurs, de très nombreux points communs. Deuxièmement, Orwell n'attribue pas la décence ordinaire à tous les hommes sans exception, comme

7. Dans la *Recherche sur l'origine de nos idées de la beauté et de la vertu* (1725), Hutcheson défend la thèse, contre Mandeville, l'auteur de *La fable des abeilles*, d'un sens moral inné chez les hommes qui s'exprime, avant tous les calculs de l'intérêt personnel et de l'amour-propre, dans le sentiment instinctif du bien et du mal.

Hutcheson le fait, mais uniquement aux gens les plus simples. Seules, à ses yeux, les classes populaires possèdent vraiment ce sens inné de l'honnêteté⁸ qu'aucune éducation morale ne peut produire. Il est en effet étonnant d'observer que toutes les occurrences de la décence ordinaire dans son œuvre (et elles sont relativement nombreuses à travers les essais et les articles) renvoient exclusivement aux hommes eux-mêmes ordinaires et simples des classes populaires. Si, en 1935, Orwell réserve cette *common decency* aux seuls prolétaires, il tend néanmoins à l'élargir de plus en plus, tout d'abord à la classe moyenne des petits employés (*Un peu d'air frais*), puis aux classes populaires dans leur ensemble (*Le Lion et la licorne*, *Le peuple anglais*). A suivre de près les écrits d'Orwell pendant cette période clef de son œuvre, qui va du *Quai de Wigan* jusqu'aux premiers écrits patriotiques en faveur de la guerre contre le nazisme, on assiste à une sorte de généralisation progressive de cette moralité affective qui s'identifie finalement, au début de la seconde guerre mondiale, avec le caractère primordial du peuple anglais lui-même⁹. Selon le principe « une forme de loyauté peut se transformer en une autre » (*EAL I* : 672), la décence ouvrière devient ainsi une décence populaire, puis la décence anglaise. Néanmoins, même à ce dernier stade de la généralisation, certaines classes sociales semblent encore et toujours privées d'un tel sens de l'honnêteté ordinaire : les riches propriétaires, les aristocrates, la grande bourgeoisie, mais aussi les intellectuels, fussent-ils de gauche et engagés politiquement auprès de la défense des intérêts du prolétariat. C'est comme si les possédants et les dominants ne connaissaient pas ce sentiment ordinaire de la décence. Ou plutôt comme s'ils l'avaient perdu ou corrompu.

Comment comprendre cette exclusion ? Si le sens moral est inné, pourquoi n'apparaît-il pas chez tous les hommes, même chez les maîtres et les nantis ? Comment expliquer que seuls les gens simples possèdent en quelque sorte ce privilège – le pauvre privilège de leur absence totale de tout autre privilège – d'une moralité spontanée ? Est-ce à dire que leurs conditions de vie préservent en quelque sorte cette décence ordinaire, là où le mode d'existence plus élaboré des classes supérieures entraîne sa perte, voire son reniement ? Observateur lucide de l'*establishment* politique anglais, Orwell n'est pas loin de le penser. Il existe dans le mode de vie des couches supérieures de la population des facteurs qui inhibent le développement de la décence ordinaire. Cela montre par conséquent que la *common decency* ne se limite pas à un sens moral inné. Elle dépend aussi des conditions matérielles et sociales d'existence qui favorisent l'exercice de cette honnêteté naturelle. En tant qu'acte, elle révèle un certain sens pratique, une disposition à agir moralement. Elle n'est donc pas que la perception passive du bien et du mal, mais aussi l'activité dynamique de réaliser le premier et de s'éloigner du second. Elle s'apparente à une certaine manière décente de vivre en commun. Par conséquent, la décence ordinaire combine toujours un sentiment naturel et un environnement social. A ce titre, elle n'est ni subjective ni objective, mais qualifie la forme de vie humaine elle-même, le climat général dans lequel

8. *EAL I* : 573 : « la décence innée de l'homme ordinaire (*native decency of the ordinary man*) », (traduction légèrement modifiée).

9. *Essais, articles, lettres* (vol. III, tr. fr. 1998 : 21) : « Aux théories politiques du XX^{ème} siècle, ils [les anglais] n'opposent pas une théorie de leur cru mais une qualité morale que l'on pourrait définir comme une certaine décence (*decency*) » (tr. légèrement modifiée).

elle se déroule. Autrement dit, la décence ordinaire est l'articulation vivante, dans une expérience, d'un certain sens moral avec des pratiques quotidiennes qui le garantissent. C'est dire que la vie simple est la condition d'exercice immédiate de la simple faculté du sens moral qui, sans cette mise en pratique quotidienne, demeurerait une potentialité vide. Si la décence ordinaire peut se corrompre et disparaître dans les pratiques hégémoniques du pouvoir, elle peut également se conserver et se développer à l'abri des actes humbles de tous les jours.

C'est la raison pour laquelle le commun entendu comme ce qui est ordinaire est le lieu de préservation du commun entendu comme ce qui est partagé par tous. Il n'y a rien de plus commun que le commun. Selon Orwell, la moralité innée de chaque homme ne peut donc être maintenue qu'au sein des classes populaires. En droit, elle est présente chez tous les hommes, mais dans les faits, et plus spécifiquement dans les faits sociaux et politiques, on ne la retrouve plus que chez les plus démunis et les plus simples. Tout se passe en effet comme si l'homme ordinaire avait su sauvegarder en lui, dans son existence simple et humble, la moralité instinctive de la *common decency* que les formes de vie supérieures ont peu à peu oubliée ou même rejetée¹⁰. Celle-ci n'est pas à proprement parler une moralité spécifiquement ouvrière ou populaire, elle n'est rien d'autre que la moralité humaine par excellence (l'homme ordinaire est l'archétype de tous les hommes), sauf – et cette restriction est d'importance, car se joue en elle tout le sens original du socialisme orwellien – qu'elle ne se manifeste plus que dans les pratiques désintéressées des gens simples. La vie ordinaire est en quelque sorte le dernier refuge de l'universel. C'est au sein des existences communes des hommes simples que l'être-en-commun est maintenu.

Voilà pourquoi la décence ordinaire n'est pas équivalente à la dignité humaine. La dignité indique, comme son origine juridique en atteste, la présence dans l'homme d'une autorité et d'un prestige liés à un certain rang. Même lorsqu'elle est reconnue sans exception à tous les hommes chez Pic de la Mirandole, elle exprime toujours des qualités émérites (raison, liberté, honneur) qui élèvent et édifient. La dignité se fonde en effet sur une appréciation du caractère supérieur de l'homme qui reçoit les prérogatives nobles de la divinité. L'homme n'est en cela digne qu'en se détachant clairement de l'indignité des autres créatures, afin d'exister à l'image de Dieu. La dignité repose donc toujours sur un certain sens de la distinction. À l'inverse, la décence commune relève d'une reconnaissance du caractère inférieur de l'homme. Elle ne se manifeste pas par la raison et la liberté, qualités majeures et majestueuses, mais dans le sentiment et les activités les plus ordinaires de l'entraide. Là où la dignité repose sur l'interprétation métaphysique de l'homme comme *animal rationnel*, la décence témoigne simplement de la faculté humaine d'éprouver le bien et de chercher à agir selon lui. Elle n'est pas un droit, ni ne fonde le droit (comme la dignité qui entre dans la fondation des droits de l'homme), mais elle est pré-institutionnelle et, comme telle, ne peut jamais s'exprimer dans un cadre juridique. Ainsi déployée dans son imma-

10. Dans ses essais et articles, Orwell lui-même explique longuement les raisons pour lesquelles les conditions d'existence des classes supérieures freinent ou suppriment la décence ordinaire au profit d'une jouissance de l'intérêt personnel et du pouvoir. Pour notre propos présent, nous ne ferons pas état de cette généalogie critique de l'*indécence* extraordinaire des dominants.

nence, la *common decency* relève donc toujours d'une confiance de la grande majorité des gens dans leurs valeurs morales communes, « sans avoir besoin de les associer à quelque croyance transcendante » (*EAL I*: 660).

On le voit, il n'est pas simple de définir la décence ordinaire, et jamais, dans les différents emplois qu'il en fait, Orwell n'en donne une définition absolument univoque (d'où sans doute les hésitations des traducteurs français qui rendent *common decency* successivement par sens moral, honnêteté, décence, etc.). C'est que la *common decency* appartient à la sphère des sentiments les plus profonds et les plus essentiels de l'homme. Elle s'enracine dans la vie affective. Or, selon la thèse développée dans l'article *New Words* (« des mots nouveaux »), rien n'est plus difficilement exprimable que cette part obscure de notre nature :

En un certain sens, ce versant non verbal de notre esprit en constitue la partie la plus importante, car c'est là que presque tous les mobiles qui gouvernent notre vie prennent leur source (*EAL II*: 11).

Orwell considère que le langage, toujours trop abstrait et général, est un moyen peu adapté à la restitution de la singularité des sentiments les plus vifs. « La vie défie toute expression ». Car le non verbal par excellence relève essentiellement de la sphère vague des sentiments et des émotions que « l'on s'accorde la plupart du temps à décrire comme trop subtils pour être rendus par des mots » (*Ibid.*). On comprend dès lors qu'il soit difficile de nommer ce sentiment de vertu, et que, dans ces conditions, l'expression de *common decency* ne soit elle-même qu'une espèce d'approximation verbale de ce qu'il s'agit de saisir. Néanmoins, comme le but principal de la littérature est toujours « de découvrir les sentiments non encore nommés que tous les hommes ont *en commun* » (*Id.*: 19), elle peut se permettre d'inventer des « mots nouveaux »¹¹ afin de rendre ce qui n'a jamais encore été exprimé. Certes la décence n'est pas exactement un néologisme, mais elle est peut-être une nouvelle manière de formuler cette expérience ordinaire de la justice, ce sens moral. Car, comme l'indique Orwell, toute nouvelle formulation des sentiments les plus profonds de l'homme, pour ne pas être une simple fantaisie, à savoir le résultat de la décision arbitraire d'un auteur ou d'une coterie littéraire, doit sans cesse renvoyer à une « expérience partagée ». Or qu'y a-t-il justement de plus partagée que cette « communauté d'expérience » de la vie ordinaire elle-même ?

II

Mais quel rôle effectif joue la décence ordinaire dans la pratique sociale et politique des gens simples ? Nous l'avons vu, cette décence ne se limite pas au sens moral inné, mais implique aussi une pratique commune du respect et de la loyauté. Essayons à présent de voir comment Orwell décrit et analyse cette conduite décente des hommes ordinaires.

11. Notons que, dans le cas du « bon » néologisme, il s'agit encore et toujours de légitimer l'invention verbale en l'étayant par une expérience partagée : « sans cette communauté d'expérience, il est évident qu'aucun mot ne peut être porteur de sens », *EAL II*: 17.

La décence ordinaire se manifeste tout d'abord concrètement sous la forme d'une certaine répugnance à faire le mal ou à le voir faire. L'homme ordinaire – à savoir l'homme saisi en dehors de tous les jeux institutionnels du pouvoir – n'a pas un goût très prononcé pour des choses aussi indécentes que la richesse, le pouvoir, la violence, la position, toutes ces formes de vie sociales qui impliquent, qu'elles le veuillent ou non, distinction et humiliation. Il n'a pas de disposition naturelle à la domination, et c'est pour cela qu'il en est, la plupart du temps, la victime toute désignée. Sur le modèle du démon de Socrate, forme psycho-mythologique de toute conscience morale, la décence ordinaire avertit affectivement l'individu de ce qu'il ne faut pas infliger ou subir. A ce stade, elle reste donc un sentiment spontané d'indignation qui nous met en garde contre une mauvaise action. Elle peut être à la fois un sentiment passif (« haine envers la violence et la brutalité », *EAL* III : 17) ou un sentiment actif (« aptitude à ne pas s'entretuer », *Id.* : 43). D'une certaine manière, ce sens moral ne dit jamais ce qui est bien ; il perçoit tout de suite la nocivité du mal et tente de s'en prémunir dans un mouvement indigné de recul. Pour cette raison, Orwell voit avant tout dans la décence ordinaire du peuple l'expression épidermique d'une résistance immanente à toute forme d'injustice. C'est cette répugnance préverbale de l'homme ordinaire qui s'oppose, au moins pour l'instant sous la forme de l'écœurement, à toute espèce de tyrannie. Telle est, pour Orwell, l'unique raison d'espérer en un avenir meilleur. Car l'espoir ne se nourrit pas de belles théories sur les lendemains qui chantent, mais surtout de la capacité humaine de conserver son sens moral en toutes circonstances. C'est parce que les gens ordinaires restent « fidèles à leur code moral » (*EAL* I : 663), et ce avant toute justification principielle ou déduction transcendantale, qu'ils forment un obstacle majeur à toutes les espèces possibles de l'embrigadement :

Les gens ordinaires dans les pays occidentaux n'ont pas encore accepté l'univers mental du réalisme et de la politique de la Force (*EAL* I : 573).

Faisant montre d'une certaine indifférence à l'exercice du pouvoir (« ils n'ont aucune envie d'arriver en haut de l'échelle »¹²), ils ne se laisseront jamais entraîner, de leur plein gré, dans une entreprise inique, et si c'est le cas (comme manifestement dans les pays fascistes qui mettent en scène l'adhésion totale du peuple), c'est toujours en traînant les pieds et avec, au fond, une certaine indifférence. Ce sont toujours les derniers à se convertir à la violence politique, sachant intuitivement qu'ils n'en sortiront jamais les premiers vainqueurs, mais qu'ils rempliront au contraire, dès que les choses tourneront mal, les premiers wagons des individus à sacrifier. Pour Orwell, il n'y a donc pas, à proprement parler, de dictature du prolétariat : toute dictature est toujours l'œuvre d'une *intelligentsia*, fût-elle en apparence au service du prolétariat (« la plupart des intellectuels, pour ne pas dire tous, se sont ralliés à une forme de totalitarisme ou à une autre », *EAL* I : 573). Pour le meilleur ou pour le pire (une certaine soumission fataliste à l'état des choses)¹³, l'homme ordinaire se moque du pouvoir. Il

12. *EAL* III : 25. C'est là, note Orwell, que « le fossé entre l'intelligentsia et les gens du peuple est le plus large » (*EAL* III : 15).

13. Dans son récit autobiographique, R. Hoggart insiste aussi largement sur ce sentiment de dédain des classes populaires pour la chose publique et politique, beaucoup moins prompts à s'enflammer pour la révolution sociale que les élites éclairées des partis de gauche qui les dirigent et leur intimement d'être à la pointe du combat (1991 : 176-77).

ne le connaît pas, ne le déchiffre pas, ne le pénètre pas. En un certain sens résigné, il ne cherche pas à le comprendre, encore moins à le prendre (Hoggart : 178, 268).

Aussi, le pouvoir politique, ayant clairement jaugé cyniquement ce fondement moral du peuple, cherche-t-il, soit à le détourner à son profit, en utilisant son potentiel d'indignation pour le reporter sur des succédanés du mal véritable, soit à le réduire au néant, au nom de la *Realpolitik*, comme une forme naïve, ridicule et obsolète de bonté. L'aspect le plus terrible de la dictature décrite dans *1984* consiste dans son acharnement méticuleux à vouloir anéantir ce sens moral inné, à pervertir les notions les plus fondamentales du juste et de l'injuste, à extirper de l'homme les sentiments de pitié les plus spontanément profonds. Pour le pouvoir tyrannique, « l'hérésie des hérésies, c'est toujours le sens commun »¹⁴.

Mais la décence ordinaire ne demeure jamais pour Orwell une simple prémonition affective du bien ; elle est toujours aussi une conduite sociale, à savoir une manière honnête d'agir en commun qui repose sur la pratique historique et traditionnelle de rapports sociaux (le sens moral est toujours par là un *sensus communis*). Dans ses écrits documentaires sur la vie des humbles et des ouvriers, Orwell décrit sous de multiples formes cette conduite décente : le sens du partage, l'entraide entre les gens simples, la méfiance vis-à-vis de toute autorité. Il y a dans les pratiques populaires, qu'Orwell aime à peindre et à analyser, une espèce de bienveillance commune, de chaleur simple et sensible, qui forme l'assise affective et pré-intellectuelle d'une socialité immanente¹⁵. Pourtant, en mettant l'accent sur ces conduites bonnes, Orwell ne brosse pas un portrait idéal des classes populaires, et la décence ordinaire ne signifie pas pour lui une moralité pure. Celle-ci peut parfois s'accompagner de sentiments et de pratiques qui n'ont rien de moral, et qui parfois même témoignent de torts véritables. Orwell ne masque pas certains aspects contestables des mœurs populaires, notamment la sensiblerie, la méfiance envers l'étranger, un certain fatalisme. Mais sur l'essentiel, la décence ordinaire ne transige pas. Les petites gens ont eu à subir depuis si longtemps, dans le silence, le froid, les coups, les injustices, les humiliations et la violence arbitraire, qu'ils éprouvent une aversion quasi instinctive pour toute domination de l'homme sur l'homme, et même encore à l'âge de la propagande de masse, où on leur propose d'en être aujourd'hui, non les victimes, mais les heureux bénéficiaires.

C'est à ce compte que la *common decency* doit jouer un rôle majeur dans l'action politique. Se trouvent en elle, non seulement l'aspiration au respect, mais aussi sa mise en pratique effective dans des conduites sociales. Ainsi toute société

14. 1984 : 118. Rappelons que Winston lui-même est présenté dans le roman comme « le seul gardien de la vérité et du bon sens dans un monde de mensonges » (p. 28).

15. Sur ce caractère immanent de la décence commune, cf. *EAL I* : 660 : « on peut toujours en appeler aux valeurs morales communes auxquelles est attachée la grande majorité des gens sans avoir besoin de les associer à quelque croyance transcendante ». Comme l'écrit B. Crick, Orwell, en dépit du pessimisme général de l'époque (les années trente) sur la civilisation et la culture européennes, « restait positif et tendre à l'égard de la nature et des traditions des gens ordinaires – il y avait dans tout cela une exaltation quasi piétiste de la texture de la vie quotidienne, aspidistras et autres » (*op. cit.* : 294).

juste ne peut qu'estimer et entretenir la décence ordinaire, cette densité vécue de l'expérience quotidienne du respect mutuel. Mais elle doit aussi se fonder sur elle, et tirer d'elle la pratique immanente et quotidienne de la justice. Il ne peut exister de réforme politique qui n'aille dans le sens de l'encouragement de la décence. Car cette dernière constitue un « guide », le code moral de toute action politique qui, si elle ne se limite pas à une simple morale, ne peut non plus se passer d'elle. La reconnaissance de la décence ordinaire est donc fondamentale, puisqu'en elle réside rien de moins que la source de toute société juste. Il existe en effet dans la vie des gens simples des qualités sociales absolument primordiales (désintérêt, solidarité, dégoût pour la domination) pour toute institution politique de la vie en commun. « Capable d'un développement infini »¹⁶, elle est une ressource fondamentale dans laquelle l'action politique peut puiser son sens de la justice. C'est justement ce que ne comprend pas le théoricien :

Ce qui me fait peur, chez les intellectuels modernes, c'est leur incapacité à se rendre compte que la société humaine doit avoir pour base les valeurs de la décence ordinaire, quelles que soient ses formes politiques et économiques (*EAL* I : 662, tr. légèrement modifiée).

C'est en ce sens là que Orwell peut se dire parfois « conservateur », car la révolution politique qu'il appelle de ses vœux n'a pas pour finalité de chambouler de fond en comble l'existence ordinaire actuelle, par l'invention de nouvelles formes de vie (celle de l'ingénieur vivant dans un pavillon moderne de banlieue, lecteur de magazines d'informations et buveur d'eau minérale gazéifiée, entouré d'acier, de plastique et de béton), mais elle a surtout à préserver ce qui est déjà bon dans cette vie, à savoir cette justesse des sentiments dans les pratiques ordinaires du peuple. S'il faut nécessairement changer les institutions et les structures sociales (et Orwell n'a jamais hésité à le dire et à œuvrer dans ce sens contre un certain socialisme sentimental), cela ne signifie pas qu'il faille changer la vie ordinaire elle-même :

Nous sommes simplement parvenus à un point où il serait possible d'opérer une réelle amélioration de la vie humaine, mais nous n'y arriverons pas sans reconnaître la nécessité des valeurs morales de l'homme ordinaire (*Id.* : 663).

En cherchant bien, on découvre toujours dans la vie des gens simples des vertus et des pratiques qui ont une valeur en elles-mêmes et qui n'ont pas besoin d'être transformées ni abandonnées¹⁷. Dès lors toute entreprise politique de rénovation sociale doit tenir compte de la décence ordinaire et s'appuyer directement sur elle pour mettre en œuvre son travail de réforme. Toute transformation doit se fonder sur une « préservation » (bien comprise, cette proposition centrale signifie également chez Orwell que toute vraie préservation est aussi nécessairement une réelle transformation : « conserver signifie toujours déve-

16. « What is Socialism ? », *Manchester Evening News*, 31 janvier 1946, texte écarté des *Essais, articles, lettres*, cité par Crick, *op. cit.* : 552.

17. Là encore le commentaire de B. Crick est des plus perspicaces (*op. cit.* : 312) : « Pour Orwell, voir ce qu'il y a de bon dans le passé, c'est espérer en un futur meilleur : même sous la pauvreté et l'oppression, l'esprit humain, les plaisirs ordinaires et la décence ordinaire sont difficiles à écraser ».

lopper », *EAL* II : 139). La révolution ne peut signifier le bouleversement total de la vie ordinaire par la création *ex nihilo* d'un homme nouveau, mais simplement la modification dans le bon sens des structures sociales, politiques et économiques qui la rendent indécente.

Orwell ne partage pas le mépris de la pauvreté d'un certain socialisme fabien qui veut transformer l'ouvrier en un *gentleman* bien propre et bien éduqué. Tout n'est pas à jeter dans la vie et la culture populaires. Les gens du peuple possèdent déjà des qualités, si ce n'est parfaites, tout du moins optimales, qu'il ne s'agit pas de réformer hardiment (car c'est là faire l'aveu malheureux de l'aversion que l'on éprouve à leurs égards), mais qui sont, au contraire, le germe vivant de toute amélioration future. La décence ordinaire signifie donc que la manière de vivre des classes populaires est déjà digne de respect *en soi*, dans sa nature profonde et ses pratiques habituelles (même les plus médiocres : la pêche, le jardinage, les paris, etc.), et non pas parce qu'elle serait le signe scandaleux d'une inégalité sociale ou d'une misère économique (ce qu'elle est aussi, mais à un autre niveau). Lorsque l'homme ordinaire revendique le respect, il demande à être reconnu *pour ce qu'il est*, avec ses sentiments naïfs et ses modes de vie communs, voire triviaux. La décence est aussi une revendication spontanée de l'estime de soi. Cela ne favorise pas, aux yeux d'Orwell, le conservatisme corporatiste qui voudrait, sous le faux prétexte de la reconnaissance de cette dignité des classes populaires, ne rien changer à la structure économique et politique de la société (il existe ainsi un certain populisme qui, sous couvert de flatter l'identité culturelle du peuple, la prive de tous les moyens politiques, sociaux et économiques de son expression dynamique, la fixant dans une conception figée de sa propre histoire et naturalisant par là même la hiérarchie sociale qui l'humilie). Au contraire, cela doit mener à la suppression réelle de tous les facteurs sociaux (lois, institutions, corporations, groupements d'intérêt, etc.) qui bafouent encore cette décence et produisent le mépris du peuple et l'indécence généralisée. Mais comment alors traduire politiquement la décence ordinaire ?

La question n'est pas simple à traiter, et y apporter une réponse univoque s'avère tout aussi difficile. Disons tout d'abord qu'il existe, pour Orwell, une manière tout à fait insatisfaisante de « politiser » la décence ordinaire : c'est le sentimentalisme. Cette critique des « billevesées sentimentales » (*Quai de Wigan* : 166) est à première vue étrange. En effet, fondant lui-même le sens moral sur le sentiment inné du juste et de l'injuste, on pouvait penser qu'Orwell établissait son socialisme sur la base d'une certaine forme de populisme sentimental (ses textes sur la décence populaire confinant parfois à une exaltation naïve de la vie simple). Or il n'en est rien. C'est justement parce qu'il connaît la valeur du sens moral, qu'il se permet de mettre en question un usage politique erroné des sentiments décents. La fausse conscience morale est toujours sentimentale, tandis que le sens moral de la *common decency* ne se commet jamais avec cette forme naïve de mystification sociale. Sa sentimentalité n'est pas sentimentale (la poudre subjective des bons sentiments), mais concrète et pratique, articulée à des conditions objectives d'exercice.

Orwell a critiqué de manière décisive en plusieurs occasions le moralisme sentimental, notamment dans ses attaques contre le pacifisme et le socialisme utopique (« le socialisme au grand cœur et à la tête vide », *Id.* : 205). Dans le *Quai de Wigan*, il raille le sentimentalisme petit-bourgeois des romans de Galsworthy qui ont pour personnages principaux des opprimés, femmes battues, garçons de fermes, etc. Ce qu'il blâme dans ce sentimentalisme naïf et geignard, c'est le fait qu'il relève essentiellement de bons sentiments qui n'ont aucune attache avec le réel, et peuvent donc varier au gré du vent : « tel est le destin inéluctable du sentimentalisme ; toutes ses opinions se muent en leur contraire sitôt effleurées par la pierre de touche de la réalité » (*Id.* : 179). Or, à la différence des bons sentiments, nés de la culpabilité ou du repentir, la décence ordinaire exprime une vie affective réellement ancrée dans une pratique sociale et quotidienne. Mais c'est surtout dans son analyse de l'œuvre de Dickens parue en 1939 dans *Inside the Whale* qu'Orwell exprime avec le plus de force sa mise en cause du sentimentalisme. Toutefois la situation n'est pas ici tout à fait la même. Le sentimentalisme de Dickens n'est pas celui de Galsworthy. D'une certaine manière, Dickens est l'écrivain de la décence ordinaire. Lui-même doté d'un sens moral infaillible, il « n'admire rien, si ce n'est la “*common decency*”, l'honnêteté des mœurs » (*EAL I* : 557 et 662). Malgré tout, Dickens fait, selon Orwell, un usage quelque peu fautif (car restrictif) de cette décence ordinaire, lorsqu'il pense qu'elle peut à elle seule, réduite à la dimension individualiste de sa simple revendication morale (« il est toujours soucieux de faire une prêche », *EAL I* : 571), réformer les mœurs et éviter ainsi une révolution politique. Au fond, Dickens considère que tout irait pour le mieux si les gens agissaient *moralement*, c'est-à-dire en respectant cette décence privée qui leur est commune (et dont certaines institutions comme l'*habeas corpus* sont le reflet officiel et public). Certes la décence représente un sentiment et une pratique fondamentaux pour la vie sociale. Sur ce point, Orwell est en accord total avec Dickens et il ne tolère pas les ricanements cyniques des intellectuels de Bloomsbury qui raillent cette forme de moralité traditionnelle¹⁸. En vue de l'intégrité du corps social, la décence ordinaire doit être nécessairement respectée, préservée et entretenue dans et par n'importe quel régime politique, et aussi dans celui qui parviendra à créer la synthèse originale entre la tradition libérale et le socialisme de redistribution. Mais si la décence est une condition nécessaire de toute organisation politique, elle n'est pas une condition suffisante, ou, en tout cas, pas suffisante sous sa seule et unique forme sentimentale. Or le fait est que « la critique de la société développée par Dickens est presque exclusivement une critique morale » (*Id.* : 520). Jamais il ne songe ainsi à remettre en question la structure socio-économique (« on serait bien en peine de trouver dans un de ses livres un passage tendant à démontrer que le système économique est mauvais *en tant que système* »¹⁹) qui rend possibles, si ce n'est produit, les aberrations individuelles, familiales, sociales qu'il décrit et dénonce :

18. *EAL I* : 534 : « Mais il n'est pas démontré qu'une critique purement morale de la société ne puisse être tout aussi révolutionnaire (...) que la critique politico-économique aujourd'hui en vogue ».

19. *Id.* : 520. Cf. Également, p. 523 : « Comme toujours, il n'a pas l'air de se douter le moins du monde que la structure de la société pourrait être changée ».

Tout le « message » de Dickens tient dans une constatation d'une colossale banalité : si les gens se comportaient comme il faut, le monde serait ce qu'il doit être (*EAL* 1 : 521).

Manifestement, toutes les critiques que Dickens adresse à la société de son temps visent à changer, non sa structure, mais seulement « l'esprit qui y règne » (*Id.* : 533) :

Dickens n'a pas de propositions constructives à formuler, pas même de conception claire de la nature de la société qu'il attaque : tout ce qu'il sait, intuitivement, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans cette société. Tout ce qu'il peut dire, c'est « comportez-vous comme il faut », conseil qui, comme je l'ai déjà indiqué, n'est pas aussi plat qu'il y paraît (*Id.* : 571).

On le voit, la décence ordinaire n'est pas un sentiment superflu pour la conduite de la vie, même si, selon Orwell, ce sentiment « est passé de mode depuis une cinquantaine d'années », et que seul, en fin de compte, « l'homme de la rue vit encore dans l'univers psychologique de Dickens » (*Id.* : 573). Mais il s'agit à présent de lui donner une expression véritablement politique qui ne dilue pas sa moralité commune dans la raison d'État, mais ne la réduise pas non plus aux simples appels de la bonne conscience. On ne peut se contenter, comme Dickens le rêvait, d'un « cœur pur ». Sous peine de décliner en un sentimentalisme bien pensant, la décence ordinaire doit se traduire dans une transformation réelle des institutions politiques et des formes sociales de production des richesses.

En vérité, le discours du sentimentalisme ne se veut pas à proprement parler politique, puisqu'il pense intervenir seulement au niveau des conduites morales des individus. Mais c'est là précisément son erreur. Le sentimentalisme est malgré lui une position politique qui avance à reculons et ne s'assume pas comme tel. Car, pour Orwell, tout est politique, à savoir toute réalité est la conséquence de décisions qui concernent la vie de tous les hommes dans la cité. Toutefois cette critique du sentimentalisme ne nous dit toujours pas comment la décence ordinaire, comme sentiment naturel et sens pratique, peut être l'instrument d'une réforme politique viable et fiable ? Il faut pour cela interroger la conception qu'Orwell se fait d'une société juste et du socialisme qui doit y conduire.

III

Comment le socialisme, tel que le comprend Orwell, peut-il prendre en compte positivement la décence ordinaire des gens simples ? Quelles traductions politiques possibles peut-il y avoir de ce sentiment du juste et de l'injuste ? N'est-il qu'un sentiment moral, captif de l'intériorité subjective et vivant toujours sur le seuil de l'action politique véritable ? Pas vraiment. Le socialisme, malgré ses imperfections pratiques et ses dérives dogmatiques, est, selon Orwell, la forme d'organisation de la société qui est la plus à même de respecter la décence. Nul autre régime politique ne peut s'accorder avec elle. Toutefois le socialisme actuel n'a pas encore véritablement pris acte de la valeur cruciale de la décence

ordinaire. Il se perd en arguties théoriques sur le caractère scientifique du matérialisme historique, et néglige l'expérience de l'injustice qui est, d'après Orwell, le seul motif de toute volonté de changement politique :

Si le mouvement [*i.e.* le socialisme] attirait en masse des hommes dotés de meilleurs cerveaux et d'un sens plus élaboré de la décence ordinaire, les personnages douteux dont il a été question cesseraient d'y tenir le haut du pavé.

Alors même que le socialisme bien compris n'est rien d'autre que l'expression politique du « banal respect de soi »²⁰, il ne parvient pas à pénétrer la vie des gens ordinaires. L'échec du socialisme scientifique ou théorique tient, selon Orwell, à son détachement désinvolte de la décence ordinaire. Derrière la critique orwellienne des « hurluberlus » de gauche, végétariens, buveurs de jus de fruit et porteurs de sandales, il faut surtout entendre le regret d'une doctrine sociale coupée de sa base vitale et quotidienne : le sens pratique des classes populaires. Le socialisme n'attire que les marginaux et les théoriciens (peut-être pleins de bonnes intentions), mais pas les gens auxquels il est directement destiné, à savoir le petit peuple : ouvriers, employés, travailleurs non qualifiés. C'est la raison pour laquelle il est urgent d'entendre ces voix humbles, et de les prendre au sérieux, plutôt que de pérorer sempiternellement sur le décalage *conscientiel* (le voile d'ignorance) entre superstructures idéologiques et infrastructures économiques. En effet la décence ordinaire peut, en tant que pratique sociale immanente, servir d'instrument efficace à la rénovation de l'action politique. C'est ce qu'Orwell indique très clairement dans l'importante recension qu'il consacre au livre de Jack Common, *The Freedom of the Street* :

La grande masse des gens n'a jamais la moindre occasion de mettre sa *décence innée* (*innate decency*) au service de la gestion des affaires, de sorte qu'on en arrive presque à conclure cyniquement que les hommes ne sont honnêtes que lorsqu'ils n'exercent aucun pouvoir. (...). On entend ici [dans le livre de J. Common] la voix authentique de l'homme ordinaire, de cet homme qui introduirait une nouvelle décence dans la gestion des affaires, si seulement il y accédait, au lieu de ne jamais sortir des tranchées, de l'esclavage salarié et de la prison (*EAL* I : 424).

Toute la réflexion critique d'Orwell sur le socialisme et ses diverses formes politiques plus ou moins autoritaires (marxisme-léninisme, socialisme utopique, trotskisme, etc.) tourne autour de la possibilité de penser un système social qui soit réellement compatible avec la *common decency*. Car il y a dans la pratique de la décence populaire une manière de respecter les autres qui devrait permettre l'épanouissement d'une action politique libérée de toute volonté de domination. D'une certaine façon, la vie ordinaire parvient à s'autoréguler elle-même la plupart du temps sans faire appel aux lois juridiques et aux forces de l'ordre censées les faire respecter. Pour Orwell, les hommes n'entrent en effet dans des rapports de domination que lorsqu'ils sont pris dans l'engrenage métallisé des stratégies

²⁰ *Le quai de Wigan* (p. 199). Il est important de noter la volonté d'Orwell de trouver le bon ton pour le discours socialiste, de proposer une « propagande intelligente » (p. 259). Tout son questionnement porte ici sur la meilleure manière de faire adhérer les gens au socialisme, sur « la diffusion de la doctrine socialiste sous une forme efficace » (p. 244).

transcendantes du pouvoir, dans ces tactiques toujours extra-quotidiennes qui les arrachent de fait à leur condition ordinaire. Le but du socialisme ne doit pas être de vouloir tout de suite mettre sans dessus dessous la vie ordinaire, mais, au contraire, de prendre appui sur elle :

Ce qu'il faut faire, c'est de bien faire entrer deux faits dans la tête des gens : un, que les intérêts de tous les exploités se rejoignent ; et deux, que le socialisme ne heurte pas forcément la décence ordinaire.

D'une certaine manière, la politique n'est pas une fin en soi ; elle tire le sens de sa pratique de la vie extra-politique qui la précède et la fonde : le monde quotidien. La politique vise toujours sa propre suspension dans l'accomplissement de ce qui n'est pas politique. Elle n'est qu'un moment intermédiaire entre deux états extra-politiques : la décence ordinaire au départ et la société décente à l'arrivée. Orwell considère dans ces conditions que l'action politique doit sans cesse être mesurée à l'aune de la vie ordinaire qui lui sert de critère général. Lorsqu'elle se prend pour but, naissent alors toutes les dérives du pouvoir qui ne sont, en fait, que des façons pour lui de s'autonomiser. En effet, la domination apparaît toujours lorsque le pouvoir est recherché pour lui-même et s'affranchit ainsi des circonstances sociales dans lesquelles il était apparu. Cela vaut bien entendu aussi pour le pouvoir socialiste.

Mais une expression authentiquement politique de la décence ordinaire est-elle alors encore possible ? Les textes d'Orwell ne nous fournissent que des éléments maigres et dispersés pour concevoir une société vraiment décente. Il est vrai que, dans les circonstances historiques pendant lesquelles il écrit, les conditions sociales et politiques ne sont pas encore réunies pour l'instauration d'une société juste. Face aux fascismes continentaux, l'urgence est d'abord de sauver l'essentiel, à savoir la démocratie libérale. Aussi, dans cette optique, Orwell a-t-il seulement mis en exergue le sens négatif de la décence ordinaire comme garde-fou populaire contre les tendances totalitaires de la politique moderne. Mais il faut également signaler que la décence ordinaire, telle qu'Orwell la conçoit, présente trois qualités principales qui en rendent l'expression politique difficile. Tout d'abord, il s'agit d'une pratique immanente et pré-institutionnelle de groupes sociaux mal définis (prolétaires, employés, peuple anglais). Ensuite la décence ordinaire est, en tant qu'expression affective et immédiate d'un certain dégoût social, plutôt réactive qu'active, négative que positive. Elle signale une répugnance humaine à la violence et à la domination, qui, en retour, n'indique rien de ce que serait une action absolument juste et bonne (c'est pourquoi, chose étrange, cette décence ordinaire du peuple peut coexister avec des pratiques populaires amORALES – et non immORALES). Enfin, la décence ordinaire ne s'assemble pas elle-même en une théorie pouvant donner des raisons d'agir et d'instruire, mais elle relève seulement du sentiment spontané du bien que la littérature a souvent mieux exprimé que la philosophie.

Même si la tâche est difficile, on peut cependant, à partir de nombreuses indications parsemées dans les essais et les articles, tenter de reconstituer très schématiquement le sens du socialisme orwellien et de la société décente.

Premièrement la société décente doit impérativement respecter les règles fondamentales des libertés individuelles et de la tradition libérale que les couches populaires ont adoptées dans le sens d'un respect de la vie privée. Est décent ce qui n'humilie pas l'individu, mais témoigne du respect de son individualité, de sa vie, de ses choix, de ce qui le regarde et lui seul. Un socialisme décent ne peut faire fi des droits de l'individu à mener sa vie comme il l'entend.

Deuxièmement, elle doit mettre immédiatement fin aux inégalités sociales, économiques et culturelles les plus choquantes qui, par leur disproportion monstrueuse et sans cesse croissante, constituent l'indécence même. Orwell propose, dans ce sens, d'instaurer par exemple une échelle des salaires allant de 1 à 10, laquelle devrait tenir les différences sociales dans un ordre relativement plus décent. La décence désigne ici une sorte de juste mesure des talents et des travaux qui doit permettre à chacun de ne pas se sentir humilié par la non reconnaissance de ses actes.

Troisièmement, toute loi, ou institution, de la société ne peut aller contre la décence ordinaire et violer son code moral immanent et pré-juridique. La *common decency* joue en quelque sorte ici le rôle d'un droit naturel, irréductible au droit positif et lui servant de modèle invisible et inviolable. Toute constitution politique doit respecter le *pouvoir constituant* de la décence ordinaire qui décide en quelque sorte du juste et de l'injuste à partir de l'expérience vécue de l'injustice et de l'humiliation.

Quatrièmement enfin, la société décente n'est pas une société utopique et parfaite où un bonheur sans taches régnera ; c'est une société qui n'impose aucun idéal de vie, mais respecte les pratiques et les formes de vie ordinaires déjà constituées, mêmes celles qui possèdent un caractère trivial et peut-être imparfait.

Ce programme très général (qu'Orwell n'a pu malheureusement qu'esquisser à travers ses essais et articles) implique surtout, comme on le voit, la tâche urgente de supprimer sans délai les causes les plus criantes de l'indécence et de l'humiliation des hommes ordinaires. Elles sont toujours pour Orwell de trois ordres : politiques, économiques et culturelles. Qu'est-ce qui, en effet, humilie quotidiennement l'homme ? C'est toujours le pouvoir entendu comme la forme instituée (nécessairement injuste) de domination de l'homme sur l'homme. Il n'y a pas de pouvoir qui ne suppose pas la différence hiérarchique et hégémonique des dominants et des dominés. Aucun pouvoir n'est – et ne peut être – démocratique au sens strict. Il est de l'essence du pouvoir même d'entraîner l'inégalité entre les citoyens, attendu qu'il se fonde continuellement sur une forme hiérarchique de gouvernement (le régime politique en tant que tel et son fonctionnement à plusieurs niveaux), donc sur la distinction des gouvernants et des gouvernés qui ne peuvent jamais être de fait les mêmes. Ce pouvoir par nature dominateur et humiliant est soit *politique* (partage inégal des responsabilités politiques par des formes autoritaires voire dictatoriales de gouvernement), soit *économique* (partage inégal des richesses par leur concentration dans la classe des propriétaires), soit enfin *intellectuel* (partage inégal du savoir, de la parole et de la représentation). La question centrale pour Orwell est donc la suivante : comment éviter

que la puissance de la *common decency* ne se transforme, malgré elle, en un pouvoir ? Comment faire pour que la pratique ordinaire de la décence s'étende à toutes les strates de la société, afin de les corriger, mais sans entrer pour autant dans des formes hiérarchiques et institutionnelles ? Le sens moral et l'honnêteté naïve des gens simples peuvent-ils réformer, de l'intérieur, la vie politique sans être à leur tour pris dans le piège de la conquête et de la préservation du pouvoir ? En un sens, en tant qu'elle appartient continuellement à une pratique immanente et anonyme, la décence ordinaire est politiquement anarchiste : elle inclut en elle la critique de tout pouvoir constitué au profit d'un accomplissement sans médiation du sens du juste et de l'injuste. Mais elle ne peut rester au simple stade négatif du contre-pouvoir, elle doit, elle aussi, entrer dans le jeu de l'action positive et transformatrice du réel.

IV

Mais une politique de la décence ordinaire ne risque-t-elle pas néanmoins de retomber aussitôt dans les travers qu'elle dénonce ? Le socialisme orwellien, si plein de bonnes intentions qu'il soit, ne peut-il pas conduire à une forme autoritaire de populisme où le « bon sens élémentaire » constituerait en fin de compte la nouvelle orthodoxie ? Le sens moral, inclus dans la décence ordinaire, n'est-il pas une étape préparatoire vers un moralisme pharisien ? Il y a manifestement dans la pensée politique d'Orwell des penchants au populisme : sa critique des élites non patriotiques et internationalistes, sa virulence contre le monde intellectuel coupé du peuple (« ces gens qui vivent dans le monde des idées et ont très peu de contact avec la réalité matérielle », *EAL* II : 97), son éloge des petites gens et de leur honnêteté spontanée ; tous les ingrédients sont là pour engendrer une forme diffuse de démagogie radicale-socialiste sur la défense des petits contre les gros.

Cependant, si l'on y regarde de plus près, la théorie de la décence ordinaire constitue le meilleur antidote contre toute forme de populisme politique. En effet, le sens du juste et de l'injuste des classes populaires ne joue jamais le rôle d'une doctrine qu'elle soit morale ou politique :

On ne trouvera jamais chez un authentique prolétaire le credo appliqué sous sa forme pure (*Le quai de Wigan* : 201).

Appartenant à la vie immanente elle-même, le sens moral n'est jamais un ordre moral, ni ne le devient. Dans son expression affective spontanée, il ne se fonde sur aucune loi ni ne cherche à en établir. Il n'y a donc aucun risque d'orthodoxie concernant la *common decency*. Ce sens moral naturel ne se convertit jamais en un dogme moral et en un système normatif, et s'il le fait tout de même, c'est à ses dépens, parce qu'il est alors instrumentalisé par un pouvoir transcendant quelconque (un parti, une corporation, etc.). S'il est correctif, il n'est donc jamais coercitif. Encore une fois, la décence ordinaire indique simplement une répugnance morale à faire le mal, à vouloir dominer l'autre ; mais elle ne peut pas d'elle-même se modifier en actes positifs d'obligation et de prescription morales, en *Sainte Inquisition du bon sens*. C'est une puissance (une force imma-

nente qui modifie le réel), mais non un pouvoir (une stratégie institutionnelle d'utiliser le réel à son profit). C'est la raison pour laquelle la décence ordinaire est, pour Orwell, la forme éminente de résistance à l'hégémonie :

Mais dans tout société, les gens ordinaires doivent vivre dans une certaine mesure contre l'ordre existant. La culture authentiquement populaire de l'Angleterre mène une existence souterraine, clandestine, officieuse et plus ou moins réprouvée par les autorités (*EAL* II : 78).

L'ordinaire n'est jamais tout à fait un ordre, il demeure, même décent, dans la zone pré-institutionnelle des incitations et des répulsions, où il n'y a nul puritanisme ou légalisme qui prévaut.

Toutefois, l'objection du bon sens normatif étant écartée, un autre péril menace une politique ordinaire de la décence. En effet, n'y a-t-il pas, chez les hommes ordinaires, à côté des sentiments naturels du juste et de l'injuste, des penchants contraires pour la violence et le mal ? Ne devient-il pas dans ce cas dangereux de fonder les normes de la vie politique sur la vie affective et préconsciente, sur la sphère des sentiments et des instincts ? Les systèmes fascistes ne sont-ils pas la preuve vivante d'une politique irrationnelle faisant appel aux instincts les plus vils des hommes et les mobilisant sans hésitation dans une complicité affective totale qui va de la propagande abjecte jusqu'aux états extatiques grossiers, suscités par le spectacle infernal des parades militaires ? Ne peut-on dès lors opposer aux régimes totalitaires et à leur *pathos* guerrier – régimes qui créent, de toutes pièces, des situations humaines absolument extraordinaires (une sorte d'anomalie incessante, marquée par l'absurde situation juridico-politique d'un état d'exception permanent) et totalement indécentes, ce que *1984* décrit avec un brio gisant – que la bonté naturelle de la décence ordinaire ?

Orwell est conscient de ce problème. Dans ses propres analyses du phénomène totalitaire, il ne manque pas de noter l'importance que jouent les sentiments de haine, d'envie et de ressentiment dans la mise en place et la réussite populaire de ces régimes despotiques. En effet, derrière son apparence froide et technologique de système rationnel, le fascisme repose essentiellement sur la mobilisation permanente et impudique de sentiments archaïques : le nationalisme, le fanatisme mythico-religieux, la loyauté féodale (*EAL* II : 183). Peut-être sont-ce là de faux sentiments, des déformations perverses d'affects authentiques, mais peu importe. Il reste que la propagande totalitaire ne cesse de fonder son discours et son action sur des passions ventrales. Elle falsifie à sa racine même la décence ordinaire en créant à sa place une sorte de sens immoral naturel : la haine de l'autre. La décence ordinaire n'a plus le privilège de la naturalité et de la sentimentalité. Les hommes simples vivent aussi parfois avec le goût du sang et de la suer. Il y a de toute évidence pour Orwell, à côté des sentiments moraux, des instincts cruels eux aussi ordinaires et communs. Dans son article « Raffles et Miss Blandish », il s'essaie à l'analyse de cette légitimation moderne de « l'amour de la cruauté et de la méchanceté *pour elles-mêmes* » (*EAL* III : 285). Sans vraiment découvrir la source ultime de ces instincts de cruauté (dont il répugne encore à penser qu'ils puissent être vraiment populaires, les interpré-

tant plutôt comme les signes de la transformation subite d'une classe sociale cynique qui aurait renoncé aux « foutaises » de la morale), Orwell remarque néanmoins leur interaction avec des formes tyranniques du pouvoir :

Les interrelations entre le sadisme, le masochisme, le culte de la réussite, le culte du pouvoir, le nationalisme et le totalitarisme constituent un problème considérable qu'on vient tout juste de commencer à débroussailler et qu'il est même tenu pour inconvenant d'aborder²¹.

Autrement dit, la nature humaine n'est pas unanimement bonne, et la décence ordinaire ne constitue pas son expression unique. Il y a en elle tout un spectre de sentiments plus ou moins bons qui coexiste avec des tendances cruelles.

Il n'y a pas que la décence qui soit ordinaire. Lorsqu'il analyse « l'esthétique » des cartes postales populaires de McGill, Orwell souligne qu'elles mettent en scène des situations résolument vulgaires (« inframonde de fesses que l'on claque et de belles-mères squelettiques » (*EAL* II : 197)) qu'aucune moralité ne rachète. Jouant la plupart du temps avec des motifs vils et obscènes, mais pas immoraux (leur « pornographie bénigne »), elles suscitent néanmoins des sentiments triviaux qui, s'ils ne sont pas à proprement parler négatifs, « pourraient assez facilement se manifester sous des formes pires » (*Id.* : 207). Autrement dit, la culture populaire parvient à orienter dans le sens d'une trivialité sauvage et critique des humeurs troubles qui, conduites par des mains moins innocentes, travailleraient en faveur de l'ordre établi. Une certaine trivialité ordinaire (le goût des jeux de mots salaces, des blagues scatologiques, des insultes mêmes), peut ainsi dégénérer à tout moment en une pratique ordurière dont les systèmes totalitaires, sous leurs allures pseudo-scientifiques, sont coutumiers. Mais, pour Orwell, il y a cependant quelque chose dans ces pratiques triviales qui les empêchent de sombrer dans l'indécence totale. Si elles ne sont jamais vertueuses, elles ne sont jamais non plus absolument indignes. Leur franche vulgarité, traduisant « la conception de la vie de Sancho Pança » (*Id.* : 203), n'exprime vraiment rien qui ressemble « à une tentative d'orienter les esprits dans un sens qui convienne à la classe dominante » (*Id.* : 200). Là encore, la pratique ordinaire, même amoral et triviale, fait preuve d'une certaine forme de résistance à l'enrôlement dans les politiques de la haine. Pour que la trivialité devienne indécence, il faut l'entrée en jeu d'un mécanisme de pouvoir.

C'est comme si les sentiments négatifs que l'homme éprouve (Orwell n'est pas rousseauiste et ne croit pas que la société soit seule responsable des maux qui accablent les hommes) ne pouvaient pas être ni devenir ordinaires. S'ils sont en un sens naturels, à savoir non appris, ils ne sont pas pour autant ordinaires, car ils ne parviennent pas à entrer durablement dans l'ordre des choses, même lorsque l'état d'exception dure plus de soixante-quatorze ans. Tout sentiment de haine, qu'il soit inné (l'agressivité) ou appris (le ressentiment), a pour Orwell quelque

21. *EAL*, III : 284. Il ne faut pas exagérer ce caractère naturel des mauvais penchants. Car, de même que la décence ordinaire relève toujours pour Orwell de certaines conditions sociales de pauvreté, de simplicité et de solidarité, de même les passions négatives sont elles aussi produites par des situations historiques où l'emploi naturalisé de la haine découle d'intérêts proprement politiques.

chose d'extraordinaire, quelque chose qui ne peut pas tout simplement entrer dans la pratique courante de la vie et s'y *quotidianiser*. Une terreur continue demeure toujours une terreur, et le mal n'est jamais tout à fait banal. Même s'il est quotidien, il n'est jamais ordinaire. Il a beau se répéter tous les jours, il ne réussit pas à former l'unité vécue et juste de l'expérience ordinaire elle-même. Bref, il ne parvient jamais à devenir cette assise sûre de l'existence qu'est la *common decency*. Bien que Orwell imagine lui-même sur le mode de l'utopie inversée une société entièrement régie par des principes pervers et immoraux (*L'Angsoc de 1984*), et cherche à la décrire dans sa quotidienneté en apparence banale, l'effet d'inquiétante étrangeté n'en ressort que plus fortement. Les sentiments négatifs, à la différence des sentiments moraux, ont toujours quelque chose de brutal, d'explosif, quelque chose qui ne peut pas se fondre *naturellement* dans l'expérience continue, patiente et persévérante de la vie ordinaire. C'est la raison pour laquelle l'exercice du mal ne peut jamais devenir lui-même une pratique ordinaire, celle-là même qui caractérise la *common decency*, car ce qu'il engendre comme violences et outrages rompt nécessairement la continuité de la vie humaine, avouant ainsi son caractère extrinsèque à la quotidienneté elle-même. Le mal, si fréquent soit-il, ne forme jamais une expérience (à savoir cette traversée continue de la vie qui retient le passé et le conserve comme un acquis vivant), il demeure toujours au stade instantané et foudroyant de l'épreuve. Finalement ce n'est pas la moralité qui est ordinaire, qui se *quotidianise* tous les jours dans les activités courantes et communes des gens simples, mais c'est la vie ordinaire elle-même qui, parce qu'elle est ordinaire, produit une forme de bonté propre : la *décence* humaine.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Crick, B. (2003) *Orwell, une vie*, Castelnau-le-lez : Climats.
- Hoggart, R. (1991) *Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris : Gallimard/Le Seuil, coll. « Hautes études ».
- Hutcheson, F. (1725) *Recherche sur l'origine de nos idées de la beauté et de la vertu*.
- Mandeville, B. (1740) *La fable des abeilles*, Londres.
- Orwell, G. (1920-40) *Essais, articles, lettres*, vol. I, éd. par S. Orwell et I. Angus, tr. fr. A. Krief, M. Pétris et J. Semprun, Paris, Ivrea/L'encyclopédie des nuisances, 1995.
- Orwell, G. (1940-43) *Essais, articles, lettres*, vol. II, éd. par S. Orwell et I. Angus, tr. fr. A. Krief, M. Pétris et J. Semprun, Paris, Ivrea/L'encyclopédie des nuisances, 1996.
- Orwell, G. (1943-45) *Essais, articles, lettres*, vol. III, éd. par S. Orwell et I. Angus, tr. fr. A. Krief, et J. Semprun, Paris, Ivrea/L'encyclopédie des nuisances, 1998.
- Orwell, G. (1972) *1984*, Paris : Gallimard, Folio.
- Orwell, G. (2000) *Le quai de Wigan*, tr. fr. M. Pétris, Paris, 10/18.

